

Contre la faim dans le monde, le génie génétique n'est pas la panacée

Tina Goethe, Swissaid

Que signifie avoir faim ?

En premier lieu cela signifie ne pas avoir assez à manger. Mais aussi : se sentir faible, ne pas pouvoir se concentrer, tomber plus facilement malade, ne pas pouvoir travailler normalement et donc ne pas pouvoir gagner correctement sa vie. Somme toute, un cercle vicieux !

Plus de 800 millions d'hommes souffrent de la famine et de la sous-nutrition de par le monde ; chaque année plus de 18 millions de personnes meurent faute d'une alimentation suffisante. 10 à 20% de ces personnes vivent dans les pays industrialisés et les pays en transition, 80 à 90% dans les pays en voie de développement.

Paradoxalement, 70 % des personnes ne mangeant pas à satiété vivent à la campagne, donc exactement là où les aliments sont produits. Un véritable scandale.

De la nourriture en abondance – pourquoi donc la famine ?

La réponse communément donnée face à la faim consiste à augmenter la production agricole. Mais le problème essentiel n'est pas la quantité de nourriture produite, mais sa répartition. La nourriture produite de par le monde serait amplement suffisante pour nourrir tout un chacun.

Il ne s'agit donc pas de trouver la réponse à la question de savoir combien de nourriture est produite, mais où, par qui et surtout pour qui. La quantité totale de denrées alimentaires sur le plan mondial importe moins que la production sur place. Si la production autochtone n'est plus assurée, la population dépend des aliments importés qui se paient au prix fort en devises étrangères. Les excédents agricoles produits en Europe et en Amérique et subventionnés à outrance pour être concurrentiels sur le marché mondial ne s'avèrent pas seulement catastrophiques sur le plan écologique, mais aussi humanitaire. Ils sapent en effet la production locale et rendent les pays destinataires dépendants de ces importations. Le riz américain est vendu meilleur marché pour les habitants des villes des pays en développement que le riz produit sur place. Nombreux sont les petits paysans indigènes qui ne peuvent pas survivre à cette concurrence et renoncent à exploiter leur lopin de terre. Ils émigrent dans les favelas des grandes villes et ne peuvent plus subvenir à leurs besoins alimentaires ; l'autarcie du pays entier en aliments de base n'est plus assurée.

La population mondiale ne cesse de croître - comment nourrir tant de bouches à l'avenir ?

Les nouvelles technologies et en particulier le génie génétique veulent améliorer le rendement dans l'agriculture. La population mondiale ne cesse de croître et pour la nourrir, il faudrait produire plus d'aliments – grâce à de nouvelles technologies et une agriculture plus mécanisée. Et certes, plus d'humains signifie une augmentation des besoins en alimentation.

Mais une production accrue n'est pas encore synonyme d'un recul de la faim dans le monde. Selon la FAO (organisation de l'ONU pour l'alimentation et l'agriculture) statistiquement chaque homme avait 18% de plus de calories à sa disposition au début des années 90 que durant les années 60, ceci alors que la population mondiale avait entre-temps doublé.

Quelles sont les promesses liées au génie génétique ?

Les multinationales de l'agrochimie et des semences (par ex. Syngenta et Monsanto) promettent que les plantes transgéniques (telles que maïs, soja, coton) livrent des rendements supérieurs tout en nécessitant moins d'herbicides.

Ces promesses sont restées lettre morte jusqu'à présent. Diverses études ont montré des résultats à l'opposé de ces espoirs : le recours aux pesticides a augmenté et les rendements sont restés stationnaires ou ont même reculé.

Les faits suivants par contre ne sont contredits par personne :

- 1) le génie génétique est une technologie coûteuse. Les frais très élevés des investissements dans la recherche et le développement d'organismes génétiquement modifiés pour l'agriculture n'ont pas encore pu être amortis par l'industrie en question, ceci alors que les coûts pour les paysans sont beaucoup plus importants que pour des variétés conventionnelles.
- 2) La majorité des plantes transgéniques développée jusqu'à présent s'adresse aux besoins d'une agriculture fortement mécanisée dans des régions tempérées. 99% de toutes les plantes transgéniques croissent aux USA, en Argentine, au Canada et en Chine. Les espèces se restreignent au soja, colza, coton et maïs destiné à affourager le bétail dans les pays industrialisés. Seul 1% de la recherche concerne des espèces plantées par des petites paysannes et petits paysans du Tiers-Monde.
- 3) Il est trop tôt de juger des effets de cette technologie avec précision. Mais des conséquences sur l'agriculture, les relations économiques internationales, l'environnement, les agriculteurs et les consommateurs ne sauraient tarder.

Les semences du monde aux mains de quelques multinationales ?

L'intérêt des plantes génétiquement modifiées repose dans la possibilité de les faire breveter. Ainsi les multinationales (et quelquefois les instituts publics de recherche) obtiendront la possibilité de breveter des plantes transgéniques ou certains gènes. Une plante, un gène nouvellement « découvert », un procédé recourant au génie génétique deviendrait pour une durée de 20 à 30 ans la propriété exclusive d'une multinationale.

Les agriculteurs qui entendent se servir d'une semence brevetée doivent payer tous les ans une redevance au détenteur du dit brevet. Ils ne peuvent donc plus ressemer gratuitement les graines qu'ils ont récolté. Les semences transgéniques coûtent de surcroît plus que les semences conventionnelles. Les paysans deviennent par conséquent de plus en plus dépendants des multinationales. Le développement de plantes stériles (technologie dite Terminator) empêche la réutilisation des graines en tant que semences. Les paysans doivent donc racheter chaque année les semences.

La recherche dans le domaine du génie génétique est extrêmement coûteuse – un facteur qui favorise la concentration sur le marché des semences et des produits phytosanitaires. Seules des multinationales peuvent encore se permettre d'engager de telles recherches. Pas étonnant dès lors que six grandes holdings se partagent 98% du marché mondial des plantes transgéniques et 70% de celui des pesticides. En 2001, la seule entreprise Monsanto a commercialisé 91% des plantes transgéniques.

Un contrôle de cette technologie est-il possible ?

Il est déjà prouvé qu'une dissémination incontrôlée des semences transgéniques (pollinisation, transport par des animaux ou l'homme, flux insuffisamment séparé) met l'environnement en danger. Cela concerne tant l'agriculture biologique que conventionnelle sans OGM, et également les croisements avec des espèces sauvages parentes des plantes cultivées transgéniques (par ex. colza, maïs). Les résistances artificiellement induites contre les herbicides sont transmises à des plantes sauvages avec à la clé des « super » mauvaises herbes et ravageurs résistants qu'il n'est plus possible de combattre avec les produits phytosanitaires usuels. La conséquence en a été un recours accru aux pesticides. S'il n'est pas encore possible d'évaluer avec exactitude l'étendue des dommages sur le long terme pour les écosystèmes et la biodiversité, diverses études démontrent les influences néfastes des plantes transgéniques sur les microorganismes dans le sol et les insectes.

Les connaissances font défaut et les incertitudes augmentent

Les conséquences sanitaires de la consommation d'aliments modifiés génétiquement ne peuvent pas encore être évaluées. Cependant il semblerait que ce type de nourriture favorise de nouveaux types d'allergies. Il est encore trop tôt pour pouvoir donner des indications précises. Il ne fait pourtant pas l'ombre d'un doute qu'on ne peut pas affirmer simplement l'innocuité de ces aliments à l'heure qu'il est.

Une technologie coûteuse, dangereuse et néfaste pour l'environnement

La plupart des personnes souffrant de la faim ou de la malnutrition vivent à la campagne dans le milieu de la petite paysannerie. Pour pouvoir se nourrir, ces personnes ont besoin d'un lopin de terre fertile et de la possibilité de le gérer de façon durable. Elles doivent pouvoir accéder à l'eau pour irriguer leur champ, elles ont besoin d'un crédit bon marché pour pouvoir acheter des semences et éventuellement des produits phytosanitaires. Et elles doivent pouvoir commercialiser leurs produits agricoles pour obtenir un revenu.

Les technologies coûteuses ne sont pas une option valable pour des paysans très pauvres. Il s'agit donc de favoriser des méthodes adaptées aux conditions locales et basées sur les connaissances traditionnelles. Ces méthodes sont plus écologiques et meilleur marché. Des investissements pour des ressources et technologies imposées de l'extérieur représentent un grand risque financier et le danger de devenir dépendants pour des petits paysans.

Les agriculteurs développent et conservent les semences depuis des millénaires. Les grandes semencières les spolient du contrôle sur les semences et leur volent ainsi un instrument indispensable pour leur survie.

L'agriculture biologique est la voie de l'avenir

Des études comparatives montrent qu'une conversion de la production en direction d'une agriculture biologique, proche de la nature a pour conséquence des rendements bien plus élevés que le recours au génie génétique. La promotion de la biodiversité permet de mieux défendre les cultures contre les ravageurs, les maladies et les intempéries.

SWISSAID s'engage en faveur d'une amélioration des conditions de vie des petits paysans pauvres. Les critères principaux de notre action sont l'autodétermination, la durabilité et l'indépendance. Aucun de ces critères n'est compatible avec les plantes transgéniques. Le génie génétique est un instrument inapproprié dans la lutte contre la famine et en faveur d'une alimentation autodéterminée et durable à long terme.

Quelques liens et études à consulter :

ACTION AID, *GM crops – going against the grain*. May 2003.

En ligne: <http://www.actionaid.org/resources/pdfs/gatg.pdf>

A. de GRASSI et P. ROSSET, *A new green revolution for Africa ? Myths and realities of agriculture*. Technology and development (Food first books, 2004).

En ligne: <http://www.ocf.berkeley.edu/~degrassi/gra.htm>

Mae-Wan HO et Lim LI CHING, *The case for a case GM-free sustainable world*, Londres, Independent science panel, 2003. En ligne: <http://indsp.org/ISPreportSummary.php>

John MADLEY, *Le commerce de la faim. La sécurité alimentaire sacrifiée à l'autel du libre échange*, Enjeux Planète 1, publié par douze éditeurs francophones dont les éditions d'En Bas, à Lausanne, 2002, chap. VII.

Jules PRETTY et Rachel HINE, *Reducing food poverty with sustainable agriculture: A summary of new evidence*, University of Essex, 2001. En ligne:

<http://www2.essex.ac.uk/ces/ResearchProgrammes/CESOccasionalPapers/SAFErepSUBHEADS.htm>

Genetic resources action international : <http://www.grain.org>.

Janvier 2004